

JOHANNES BRAHMS

1833-1897



Les quatre symphonies.

Berliner Philharmoniker,

Herbert von Karajan.

St-Laurent Studio (2 CD). Ø 1975.

TT : 2 h 39'. A commander sur www.78experience.com

TECHNIQUE : A



Herbert von Karajan véhiculait en public une urgence, parfois même une sauvagerie,

absentes de la plupart de ses gravures officielles. Captées en juin 1975 au Théâtre des Champs-Élysées, restituées dans une stéréo d'une présence remarquable, ces symphonies de Brahms le démontrent avec force et contredisent par ricochet la légende d'un Karajan faisant de l'hédonisme instrumental une fin en soi.

La 1^{re}, qui compta jusqu'à son dernier souffle parmi ses plus flamboyants chevaux de bataille (cf. l'incendiaire *live* londonien de 1988, édité par Testament), est portée ici par une majesté et une tension électrisantes auxquelles nul ne s'est risqué après lui. La 2^e – quiconque y a entendu le chef en chair et en os garde en mémoire l'euphorie glorieuse avec laquelle il embrasait le finale – voit chaque mesure investie d'un soin narratif qui ne cède rien sur le plan de l'architecture. On s'incline, conscient que Böhm, Abbado, Carlos Kleiber offrent alternatives tout aussi irréfutables.

La 4^e, dont Karajan articulait le continuum et la verticalité comme aucun de ses contemporains, illustre son ambition maintes fois revendiquée de réconcilier la fermeté de Toscanini et l'agogique de Furtwängler. Cette lecture transcendant avec une audace irrésistible les redoutables polarités des premier et quatrième mouvements ne fait cependant pas oublier l'océanique gravure DG de 1963 que Patrick Szersnovicz retenait à juste titre dans le quarté gagnant de sa Discographie comparée (cf. n° 679).

C'est avant tout la 3^e, époustouflante par son foisonnement, qui fait le prix du cycle. Le développement de l'*Allegro con brio* (à partir de 2' 50"), aussi dévorant que chez Furtwängler (Warner), offre l'un des plus saillants exemples de cette fébrilité qui manque aux versions studio. Au-delà d'une sensualité jamais envahissante, de textures solaires, d'accents parfois rageurs, Karajan libère les énergies (quel finale !) et s'affranchit de la barre de mesure, gageure que la partition réclame à cor et à cri mais que personne, hormis Furtwängler, n'a jamais tenue à semblable degré. Cette émancipation, cette permanente prise de risque mettent fabuleusement en lumière l'écheveau d'ambiguïtés et d'asymétries qui soutend la plus schumannienne des symphonies de Brahms. On a beau chercher, on voit mal quel chef aura su élargir de la sorte le spectre de l'œuvre.

Hugues Mousseau